**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 73 (1934)
**Heft:** 2

**Artikel:** L'illustré
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-225650

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 25.11.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

## UNE NOUVELLE METHODE DE SURVEILLANCE

LA machine à surveiller les employés n'est pas compliquée. Elle consiste tout simplement en un petit appareil cinématographique dissimulé dans un mur et qui à intervalles réguliers photographie l'ensemble du bureau.

Nul ne sait à quel moment la camera fonctionne. Si bien que le commis le plus endormi, la dactylo la plus paresseuse doivent se livrer continuellement à une activité fébrile.

Car, projeté dans le bureau directorial, le film dénonce implacablement ceux qui prennent le bureau pour un lieu de repos.

On dit toutefois — mais on dit tant de choses ! — que les employés ainsi surveillés se sont mis immédiatement à la recherche d'un procédé qui puisse neutraliser les indiscrétions de la caméra.

Comme les dits employés sont des Américains et — qui plus est — des Américains de Chicago, ils n'ont pas tardé à découvrir un appareil qui, convenablement dissimulé dans les machines à écrire et à calculer, permet à tous d'être photographiés en pleine activité, même lorsqu'ils sont à ne rien faire.

Il m'est évidemment impossible de vous décrire cet appareil, car vous comprenez bien qu'on ne m'a pas vendu la mèche !

Quoi qu'il en soit les employés de Chicago ont tout de même... un film à la patte.

## LA CHANSON DE MADELINE 2

On ne sait combien de temps aurait duré cette scène assez grotesque, si, d'un bel élan, le plus petit, le plus timide d'entre nous n'avait brusquement rompu le cercle de défiance isolant l'étrangère : tout rouge d'émotion, je poussais droit à elle et je la pris par la main, d'un joli geste de confiance et d'abandon qu'il m'est bien permis d'admirer à l'heure présente : il y a si longtemps que je l'ai désappris !

Alors, je vis ces yeux bleus, dont le regard avait je ne sais quoi d'impersonnel et de froid dans sa profondeur, se revêtir pour moi, sous leurs sourcils dorés, d'une douceur infinie. Sa main, si frêle en apparence, me répondit par une étreinte à me faire mal. Aujourd'hui encore, il me semble en ressentir la sauvage énergie. Ce fut presque une prise de possession. Elle ne me lâchait plus. Qu'allais-je faire ? Où la conduire, celle dont j'avais rompu le charme qui l'isolait, la princesse lointaine dont j'étais moins le chevalier que le prisonnier ?

Mon embarras ne fut pas long : à mon exemple, tout le monde maintenant de s'avancer, de la regarder sous le nez. Le gros Pleaux, les mains derrière le dos, comme un juge d'instruction, se planta devant elle et lui demanda son nom.

Impressionnée par cette voix brutale, avec un accent étrange, elle répondit :

— Je m'appelle Madeline.

— Madeline quoi ?

— Madeline Dardel.

Etonnement général : l'inconnue portait un nom très connu, celui de notre voisine !

Jules Pleaux continua son interrogatoire : D'où venait-elle ? D'Echallens ? Hein ? De Goumoëns-le-Terroir ? Hein ? De Pompaples ? Non ? De plus loin ? De Genève ? De plus loin encore ? De Paris ? Non ?... C'était à déconcerter toute la géographie du questionneur.

Ahurie comme une écolière qui va pleurer, elle ne répondait plus guère.

— Eh bien, tu ne me comprends pas ? Tu ne sais pas le français ? Vas-tu à l'école, seulement ? Est-ce que tu sais lire ?

Elle fit un mouvement de tête.

— Non ? Oh !...

Jamais pédagogue en chaire n'ouvrit la bouche avec cet incommensurable dédain.

— Est-ce que tu sais écrire ?... Oh !...

Bref, elle ne savait rien. Jules Pleaux qui, lui, savait tout, s'avisa d'une dernière question.

— Sais-tu des chansons ?

— Oh, oui !

— Quoi ? Quelles chansons ? Moi, j'en sais vingt-sept, et des chansons « de grands » !

— Moi toutes !

Maintenant, Madeline était transfigurée, et sa fine tête se redressait. Quant à Pleaux, il pouffait :

— Toutes les chansons ! toutes les chansons !... Sais-tu : *Gentille Batelière ?*

— Oui.

— Sais-tu : *Mon père avait cinq cents moutons, lonlaire ?*

— Oui.

Les oui se multipliant, sur la figure osseuse du questionneur, toujours si content de lui, on put lire une nuance d'inquiétude.

— Eh bien, dit-il, chante-nous-la.

Elle fit la sourde oreille.

Tous crièrent à tue-tête :

— Chante-nous-la ! Chante-nous-la !

Etait-ce dédain, timidité ? Etait-elle fâchée ? On vit comme une ombre qui barrait son front têtu, jusqu'au moment où je lui fis, d'une voix douce :

— Madeline, chante-nous-là, veux-tu ?

Nous nous regardâmes, ses traits se détendirent et elle me sourit.

— Je vais chanter ma chanson... Celle où il y a mon nom dedans...

C'est à moi qu'elle dit cela, d'un air si gentil, qu'on me vit me redresser, tout glorieux : elle chantait pour moi seul, et sa chanson serait ma chanson !

De ses lèvres blondes, qui s'entr'ouvraient à peine pour des paroles brèves, comme si elle avait toujours vécu dans les rafales du Pôle, s'envola soudain une voix grande et belle, dans le religieux silence du soir :

*Quand je vis Madeline*
*Pour la première fois,*
*Je montais la colline,*
*Elle courait les bois.*
*En robe du dimanche,*
*En jupe et guimpe blanche,*
*Elle allait sous les branches...*
*Que les beaux jours sont courts !*

Ainsi, vive et légère, elle dit les amours de deux enfants courant les forêts. Je ne respirais plus. De l'autre côté de la barrière, têtes grises et têtes blanches s'étaient rapprochées et regardaient vers nous. J'aperçus mon père attentif et ma mère qui, du coin de son tablier de soie, essuyait une larme. Oh ! ma gentille ! Je me crus au Paradis ! Quand elle eut bien chanté, grands et petits battirent des mains ; mais c'est moi qu'elle regardait : elle semblait contente de son effet, et mon émotion dut la flatter ! Déjà, je l'entraînais pour lui montrer mes trésors, mes très vieux bouquins, sous leur épais linceul de poussière et de toiles d'araignées, lorsqu'une voix rauque de fauve affamé nous fit tressauter tous !

II

A table !...

Ce cri du cœur du gros Pleaux, qui surveillait les moindres gestes de ma mère, nous remenait aux réalités animales. « A table !... A table !... » Oh ! ce concert de cannibales, cette ruée, cette inénarrable course au gâteau ... Dans la bousculade des gourmands qui envahissaient notre «belle chambre», ma mère, à qui j'avais soufflé à l'oreille un mot calinement impérieux, fit asseoir à ma droite ma petite reine, à la place d'honneur du festin.

Maintenant toutes les bouches se taisaient, sans pour cela demeurer inactives. Oh ! non !... Si quelque voix se faisait jour, à travers le tourbillon des bonnes choses englouties, elle était noyée de voluptueux bien-être et semblait un soupir d'extase plutôt qu'une parole articulée. Ah ! que c'était bon ! que c'était bon !... Moi seul, j'oubliais de manger pour donner en offrande, à l'inconnue, les prémices de tous les plats.

A la fin du souper, ma mère fit apporter le grand gâteau traditionnel. Huit bougies roses y étaient plantées. A ma cousine Marie Gattabin, qui, la veille encore, était ma préférée, elle décernait l'honneur de les allumer. Mais l'enfance est volage et ma mère était trop bonne. Quand ma cousine s'approcha :

— Non, pas toi ! dis-je à la pauvre fille.

Et je me tournai vers l'étrangère.

Nous fîmes cercle autour d'elle, penchés, sans respirer, sur cette blanche petite main d'où jaillit l'étincelle. Et je poussai un cri de triomphe :

— Ça y est ! ça y est !

On eût dit, ma parole, que Madeline venait d'allumer la flamme sainte de ma vie !

Une à une, de son geste lent, la blonde porteuse du feu étoila les huit bougies symboliques.

— Ce n'est pas ainsi qu'on agit, mon chéri, me dit ma mère, dès que nos invités furent partis. Ta pauvre cousine...

— Maman, qui est-elle donc ?

— Qui, ta cousine ?

— Mais non !...

Oh ! je brûlais de savoir. Je n'y voyais pas clair. Dès ma naissance, j'ai toujours eu besoin de voir clair en toutes choses. Pourquoi celle que j'avais fait asseoir à ma droite portait-elle le nom de sa rude duègne ? Nous avions causé, les yeux dans les yeux, avec cette intimité si facile à naître dans les âmes d'enfants, et j'ignorais tout de sa vie ! Elle demeurait pour moi l'être de mystère, en suspens sur le seuil de mon jardin.

— Maman, qui est-elle donc ?

— Mon chéri, c'est difficile à te raconter...

*(A suivre.)* *Samuel Cornut.*

---

**Un connaisseur.** — Ça n'a l'air de rien, mais ce petit vase-là a plus de deux mille ans...

— Deux mille ans !... Non, mais dites... vous vous fichez de moi ?... Nous ne sommes qu'en 1933 !

**Dialogue entre fillettes.** — Ma tante Georgette a de bien plus beaux cheveux que ceux de ta maman et elle en a beaucoup plus.

— Ah ! non ! par exemple. Ceux de maman traînent jusqu'à ses jambes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ! Ceux de ma tante traînent dans tous les coins !

---

L'ILLUSTRE. — Le numéro du 11 janvier est fort varié beaucoup d'actualités (la catastrophe minière de Tchécoslovaquie, l'affaire Stavisky, etc.), des pages documentaires (Maurice Chevalier, le peintre Barraud, la puzta hongroise, le Palais de la femme à Paris, enfants du Pacifique, Disentis, la mode), une partie littéraire plaisante et un concours aussi original qu'instructif : « Sauriez-vous distinguer 22 Suisses les uns des autres ? »

**Avez-vous acheté**

**l'Almanach du Conteur**

**pour 1934.**

**C'est la dernière heure qui sonne pour vous le procurer à l'épicerie de votre village.**

**Librairie Ch. BONNARD, Editeur**
**14, Rue Haldimand, LAUSANNE**

**Urbain OLIVIER**

Nouvelle édition — Broché, fr. **3.50.** Relié, fr. **5.—**
*Parus :* **L'Orphelin,** idylle villageoise. Broché.
**Ferdine** ou **La Pension Collet** Broché.
**Le Manoir du Vieux Clos.** Broché.
*En vente dans toutes les librairies.*

**Parfaitement !...**

Le baiser est un nectar,
L'agent un gros roublard,
La poésie est un art,
Le „ DIABLERETS " tue le cafard !

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
**Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.**